

Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande
Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise
Band: 151 (2014)

Artikel: De Lausanne à Lattes : réflexions sur les expositions d'archéologie
Autor: Pernet, Lionel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-835688>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De Lausanne à Lattes : réflexions sur les expositions d'archéologie

Lionel PERNET

Introduction

Dans cet article j'aimerais rendre hommage à Gilbert Kaenel en partant de souvenirs d'adolescent, qui remontent à mes années de collégien puis de gymnasien. C'est par le truchement du Cercle vaudois d'archéologie et des premières expositions de Gilbert Kaenel de 1991 à 1995 que j'ai découvert l'archéologie, dans les salles du Palais de Rumine, à Lausanne, qui accueillait encore les conférences avant qu'elles n'aillent d'abord à l'ancienne école de chimie sur la place du Château puis derrière le Bugnon.

En reprenant les petits catalogues de format carré édités à l'occasion de ces expositions et en relisant les introductions de Gilbert Kaenel et de Pierre Crotti, j'ai été frappé des similitudes que présentait alors le Musée cantonal d'archéologie et d'histoire du canton de Vaud avec la situation actuelle du musée archéologique Henri Prades de Lattes.

Les choix qui sous-tendent ces expositions temporaires, à l'origine de la refonte des salles d'archéologie du Palais de Rumine, sont encore aujourd'hui à mon sens pleins d'enseignements pour la mise en place d'expositions temporaires.

Les expositions d'archéologie au Palais de Rumine dans les années 1990

Retour au Musée cantonal d'archéologie et d'histoire de 1991 à 1995 : afin de pallier l'absence de la salle d'exposition permanente fermée en 1987, le musée propose, dans une petite salle qui est devenue entretemps la salle du cabinet des médailles, une série de quatre expositions chronologiques sur l'archéologie du canton de Vaud : «10000 ans de préhistoire», «Celtés et Romains en Pays de Vaud», «Archéologie du Moyen Âge. Le canton de Vaud du 5^e au 15^e siècle» et «Machines et métiers. Aspects de l'industrie vaudoise du 16^e au 20^e siècle» (fig. 1, 2, 3).

Le spectre chronologique choisi répondait au riche fonds des collections du musée. L'idée étant de faire découvrir cette diversité à travers une série d'expositions temporaires

assez longues (elles ont duré chacune près d'un an), dont les contenus étaient destinés à former le socle d'une future présentation pérenne, comme l'évoquent les conservateurs dans l'éditorial du catalogue de l'exposition «Celtés et Romains» : «celle-ci (future exposition permanente) pourra offrir une vision profondément renouvelée de notre passé, attrayante tout en étant richement documentée, et répondre ainsi au souhait d'un large public, en particulier des enseignants et de leurs nombreux élèves, amateurs d'archéologie». Ils appellent ainsi de leurs vœux la rénovation de salles au Palais de Rumine pour accueillir de manière pérenne l'archéologie. Cette série d'exposition est donc un lieu d'expérimentation et de préparation à un projet durable autour des collections d'archéologie et d'histoire vaudoises.

A quoi servent les expositions temporaires d'archéologie ?

Récemment, un article de Daniel Jacobi pronostiquait la fin des expositions temporaires dans les musées (Jacobi 2013), dépassées par l'offre d'événementiel se renouvelant et s'adaptant au public plus rapidement que le format de l'exposition. Nous pensons avec Serge Chaumier, qui lui répond sur le blog *invisibl.eu* (Chaumier 2014), qu'au contraire, comme l'illustraient déjà les expositions de la Riponne, les expositions temporaires sont un levier extrêmement intéressant pour les musées et ceci pour plusieurs raisons que cet article se propose d'explorer. La principale réside certainement dans le fait qu'une exposition porte un discours novateur et original (Chaumier 2014). Le choix du thème ou du sujet de l'exposition et la manière dont il est traité est donc crucial.

Le Musée Henri Prades, adossé au site archéologique de Lattara, ouvert au public en 1986, est aujourd'hui dans une situation - toutes proportions gardées - assez semblable à celle de la Riponne en 1991. Il y a certes une collection permanente visitable, mais elle a 30 ans bientôt. Pour de nombreuses autres raisons, qui ne seront pas détaillées ici, le musée a besoin

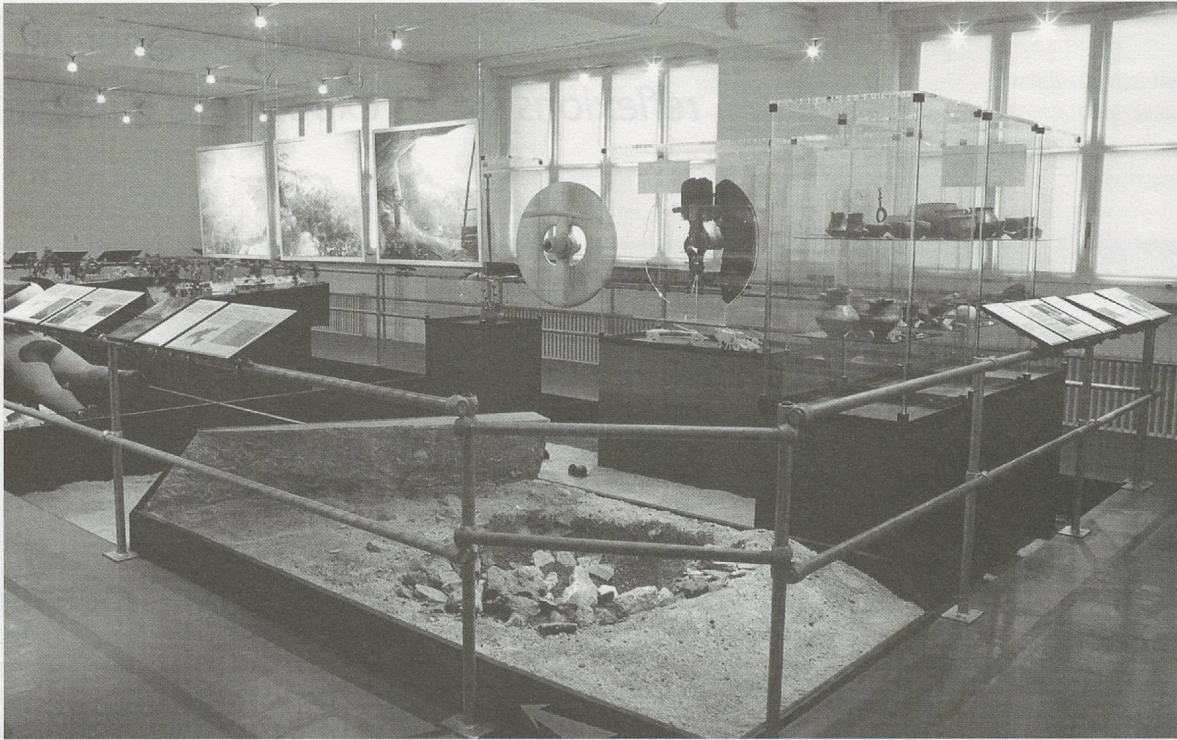


Fig. 1. 1991 «10000 ans de Préhistoire». Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne (Kaenel et Crotti 1991). Cliché Y. André.



Fig. 2. 1992 «Celts et Romains en Pays de Vaud». Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne (Kaenel et Crotti 1992). Cliché Y. André.



Fig. 3. 1993 «Archéologie du Moyen Âge» : Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne (Kaenel et Crotti 1993). Cliché Y. André.

d'une rénovation et d'un agrandissement. La salle d'exposition temporaire, initialement dédiée à la collection permanente, est très contraignante à cause de vitrines fixes, sur une surface permettant néanmoins d'envisager des expositions de taille moyenne (300 m²). Les expositions temporaires permettent de traiter de thèmes connexes à ceux des collections permanentes. Ils sont en lien avec l'actualité de la recherche archéologique et permettent d'être beaucoup plus réactif par rapport à certaines découvertes que ne l'est une présentation pérenne. Car précisément, l'archéologie joue constamment de la surprise, du dévoilement d'indices nouveaux à travers une démarche qui ne sait généralement qu'approximativement ce qu'elle va découvrir et qui participe à l'écriture de l'histoire grâce à des mises au jour qui bouleversent un savoir établi jusqu'alors. Ne pas profiter de ces «surprises» serait peu judicieux pour les musées, qui sont en concurrence avec toutes sortes de sorties et de loisirs de l'immédiateté, pour un public de moins en moins susceptible de comprendre qu'il faille de nombreuses années pour élaborer des résultats de fouilles ou concevoir une exposition permanente. Sans compter l'intérêt, médiatique notamment, suscité par les expositions, qui, comme des festivals de musique ou de cinéma, sont des rendez-vous attendus du grand public. Le choix du thème joue donc un rôle fondamental dans le processus d'élaboration de l'exposition, mais il ne répond pas à la question plus vaste que nous souhaitons développer ici, qui est de savoir comment construire ensuite un projet d'exposition temporaire.

Comment exposer l'archéologie ?

La réponse à cette question, telle qu'y répondent muséologues, expologues et conservateurs, s'est beaucoup focalisée sur les modalités d'exposition, sur les choix scénographiques et l'opposition entre une exposition d'objets (beaux, si possible) et une exposition présentant la démarche d'une discipline mettant au jour des objets. De plus en plus d'auteurs s'accordent toutefois à définir une exposition réussie comme procurant une expérience de visite originale sur un sujet neuf, surprenant et traité sous un angle explicite pour le public (Flon 2006). Ainsi, depuis 2009 à Lattes, nous nous sommes toujours associés avec un collègue spécialiste du sujet retenu (le *commissaire scientifique* de l'exposition) afin de faire de l'exposition une proposition à mi-chemin entre un travail de recherche et le grand public. La réussite, pour reprendre Serge Chaumier, réside dans le fait que «l'exposition prend toute sa force quand elle dévoile, c'est-à-dire qu'elle donne à voir ce que l'on n'espérait pas. C'est là-même le sens de la culture que de surprendre et d'attirer dans des contrées inconnues. C'est la signification de l'action culturelle : faire comprendre l'étrangeté d'une altérité qui nous dépassait jusque-là et que, soudain, il nous est donné de percevoir» (Chaumier 2012, p. 102). Nous proposons dans les paragraphes qui suivent, une analyse plus détaillée des principes qui nous semblent les plus efficaces pour atteindre cet objectif.

Les expôts

Que montre-t-on dans une exposition d'archéologie ? Comment s'opère la sélection des pièces archéologiques ? Dans l'exposition que nous avons proposée au musée en 2010, intitulée «Les objets racontent *Lattara*» (fig. 4), et dont l'objectif était de présenter aux visiteurs un certain nombre d'avancées sur la recherche à *Lattara* depuis l'ouverture du musée en 1986, nous avons décidé avec Michel Py que le terme d'objet (au sens premier de mobilier archéologique) devait être pris dans son acception la plus large possible. Il n'y avait ainsi pas d'ambiguïté à proposer avec celui qui avait fouillé sur le site pendant 30 ans et s'était intéressé tant aux mobiliers qu'à «l'immobilier» (couches, structures), des courtes histoires sur un certain nombre de pièces conservées par les archéologues, tandis que la grande partie des éléments fouillés a été détruite par l'archéologue. Les «objets» de l'exposition ne consistaient donc pas dans des pièces complètes et remarquables pour leurs qualités esthétiques - rares sur un site d'habitat de l'âge du Fer comme celui de *Lattara* - mais dans ce qui fait le quotidien du fouilleur, c'est-à-dire des fragments de toutes sortes : tessons de céramique, fragments de métal, d'os, de bois, etc. Une partie des poubelles des habitants de *Lattara*, en somme. Les options pour présenter

ces objets dans la salle du musée étant limitées, nous avons décidé de mettre en vitrine ces fragments comme on l'aurait fait avec des pièces complètes de collections prestigieuses. Mettre des restes de dépotoirs antiques en vitrine, c'est non seulement donner un statut particulier à ces restes, mais aussi au discours qui les accompagnait, tant la vitrine de musée confère à l'expôt - presque par défaut - une légitimité. Or ce discours résumait les résultats des recherches auxquels sont arrivés des dizaines de collègues archéologues qui ont œuvré sur le site archéologique pendant 30 ans. Et c'est l'histoire qui était racontée au visiteur autour de chaque expôt ou groupe d'expôts qui lui donnait tout son intérêt. Ainsi mis bout à bout, les courts textes proposés sur les objets permettaient d'incarner une ville avec ses habitants et leurs pratiques culinaires, rituelles et commerciales... en rupture avec les expositions d'archéologie sur des sites souvent organisées chronologiquement (origine de la ville, son apogée puis sa disparition).

Dans nos projets, *a contrario* de beaucoup d'expositions ou même de préceptes que l'on peut lire dans certaines publications consacrées aux expositions, les objets n'illustrent pas un propos, mais ils le fondent et participent activement à la constitution du discours de l'exposition. Pas question d'élaborer un propos puis d'aller chercher ensuite dans les collections disponibles («faire son marché» dans les musées)



Fig. 4. 2010 «Les objets racontent *Lattara*», reconstitution d'une maison en terre crue au cœur de l'exposition. © Marc Kerignard, Région Languedoc-Roussillon, Direction de la Culture et du Patrimoine, inventaire et connaissance du patrimoine.

des objets qui pourraient convenir, avec tous les aléas que l'on sait sur les prêts/emprunts d'objets qui font que parfois l'expôt n'est qu'un prétexte. Dans ce cas, mieux vaut écrire un ouvrage sur le thème choisi et l'illustrer vraiment avec les objets, y compris avec ceux que l'on ne pourra jamais emprunter... Il nous semble donc impossible d'envisager des expositions d'archéologie sans avoir au préalable la matière première du discours archéologique : les objets. La question n'est même pas tant qu'ils soient originaux (des copies peuvent parfois se justifier) mais bien qu'à l'origine même du discours de l'archéologue, il y a la matérialité des artefacts et que de présenter une série d'idées au public sans la source même de ce qui les a fait naître n'a que peu de sens¹. Il ne s'agit pas ici de prendre parti pour une ou l'autre des grandes écoles de muséographie qui veulent, pour la première, que les objets président à la mise en discours (avec pour corollaire un discours faible) et pour la seconde, que les discours président aux objets qui viennent étayer ou illustrer ces derniers (Chaumier 2012, p. 78). Nous pensons que les deux aspects sont indissociables et que d'envisager le discours avant l'objet en archéologie, c'est aller à rebours de la discipline, en vertu de ce qui a été exposé plus haut et de ce qu'Emilie Flon résume très bien quand elle rappelle que l'archéologie est une science de l'interprétation des indices laissés malgré elles par les sociétés passées (Flon 2006, p. 34).

Le langage

Proposer une vision singulière, sortir des expositions qui consistent encore parfois à rassembler des œuvres dispersées pour le seul plaisir de montrer des choses jusque-là invisibles (Chaumier 2012, p. 102) suppose aussi de choisir un langage particulier. A Lattara, le langage «parlé par le musée» s'inscrit dans une histoire de 50 ans qu'on ne saurait occulter. Il s'agit en effet de s'inscrire dans la continuité des premières découvertes d'Henri Prades et de perpétuer les fondamentaux du centre archéologique bâti dans les années 1980 avec, d'une part une réelle volonté de transmettre l'archéologie (comme discipline) et ses découvertes à un large public (notamment de scolaires), souhaitée par l'inventeur du site (directeur d'école élémentaire) et d'autre part la nécessité de conserver un lien étroit entre recherche et valorisation, tel que Guy Barruol, à l'origine du centre (regroupant site archéologique, laboratoire de recherche et musée), l'a souhaité.

Dans nos expositions, nous l'avons dit plus haut, nous sommes toujours partis du travail d'un ou de plusieurs archéologues spécialistes du thème choisi. L'approche des expositions du Palais de Rumine n'était pas différente : rapports de fouilles ou textes inédits de préhistoriens pour «10000 ans de préhistoire», travaux de romanistes pour «Celtés et Romains» et de médiévistes (historiens et archéologues) pour «Archéologie du Moyen Âge». C'est heureuse-

ment la pratique pour nombre d'expositions d'archéologie depuis de nombreuses années. Cette approche permet à l'exposition, pour reprendre les termes de Jean Davallon, «d'instaurer un rapport à la science», plus que de seulement «transmettre des contenus scientifiques» comme le ferait un livre ou internet (Davallon 1989, p. 50). C'est non seulement un espace qui permet aux scientifiques de s'exprimer, mais aussi un lieu où le public va entrer en relation avec eux et avec une discipline perpétuellement en train de se faire, de se questionner et d'avancer. Choisir de dire la science sans occulter ses lacunes, ses faiblesses, c'est permettre au public de se mettre en condition de dialoguer avec un discours savant en apportant ses propres questions (d'ailleurs souvent les mêmes que celles des chercheurs), sans instaurer un rapport entre «sachants» et «ignorants».

L'exposition «Vie de Palais, travail d'esclave» présentée en 2001 à Lausanne s'inscrivait dans cette perspective. Elle venait clore un cycle de fouilles et d'études sur la grande villa romaine d'Orbe-Boscéaz et permettait au public vaudois de se confronter à la démarche des archéologues, de la fouille jusqu'à la reconstitution des bâtiments romains (Luginbühl, Monnier, Dubois 2001). Montrer la discipline en train de se faire, c'était aussi notre objectif avec l'exposition montée en 2011 à Lattara, autour de la question des pratiques rituelles des Celtes, des Ibères et des Grecs (fig. 5 et 6). Prolongement d'un projet de recherche soutenu par l'agence nationale de la recherche², l'exposition mettait le public en face des hypothèses les plus récentes des archéologues sur la question complexe des pratiques rituelles protohistoriques, à travers des objets de nature très diverses, souvent montrés pour la première fois au public. Confronter le public aux questions que se posent les archéologues, sans nécessairement leur fournir de réponse, se révèle être très bien compris par les visiteurs, qui participent ainsi, à leur manière, à la réflexion. On voit ainsi, particulièrement dans les visites guidées, que l'exposition instaure un dialogue entre une réflexion en cours au sein de la discipline et une communauté de visiteurs. Afin de ne pas compliquer la tâche du visiteur, le choix a aussi été fait dans cette exposition de se limiter, en terme de langage, à celui des archéologues d'aujourd'hui. L'approche historiographique a ainsi été écartée, car les certitudes passées des archéologues, parfois plus séduisantes que les interrogations d'aujourd'hui, marquent parfois durablement la mémoire des visiteurs au détriment des questionnements actuels.

Cette démarche, si elle passionne le visiteur car elle le fait entrer au cœur du processus d'élaboration de la donnée archéologique (à la manière d'un archéologue), recèle aussi un grand risque : celui de mettre à l'écart le visiteur en lui offrant une approche trop technique. Il convient pour éviter cela de se référer aux grilles d'évaluation des expositions (Chaumier 2012, p. 45) et de garder en tête que l'on ne fait pas des expositions d'archéologie *pour* les archéologues, mais *avec* des archéologues pour un public qui ne connaît pas ou peu les sujets traités.

1 C'est toutefois ce que propose Serge Chaumier (2012, p. 60). La démarche est peut-être possible pour d'autres disciplines, mais cela nous semble peu à propos en archéologie.

2 Le projet ANR était piloté par Réjane Roure, commissaire scientifique de l'exposition (Roure, Pernet 2011).



Fig. 5. 2011 «Des rites et des Hommes», vue générale de la partie de l'exposition consacrée à la sculpture et aux restes architecturaux. © Montpellier Agglomération.

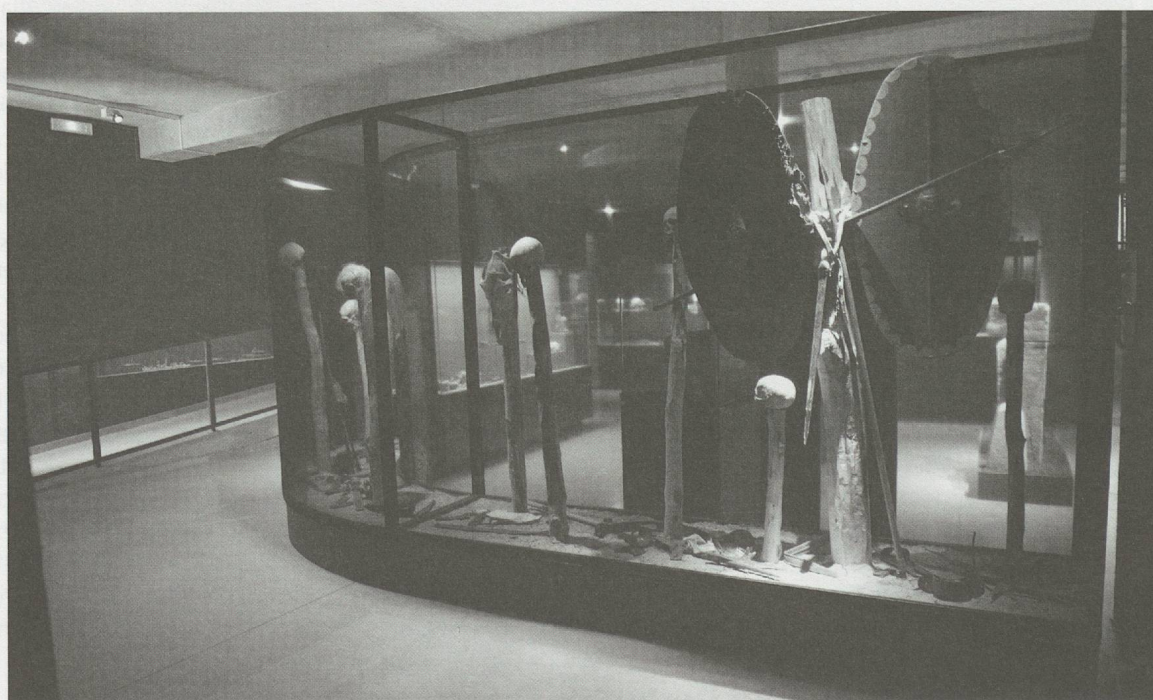


Fig. 6. 2011 «Des rites et des Hommes», vue de la restitution d'exposition de crânes et d'armes découverts sur le site archéologique du Cailar (Gard). © Montpellier Agglomération.

La trame

Dans une étude réalisée en 2012 au musée de Lattes par une étudiante d'Avignon, Octavia Casas, sur les attentes des visiteurs de musées de site, une réponse revenait sans cesse : «racontez-nous une histoire !». Ecrire une exposition, c'est aussi mettre au point un scénario, proposer un dispositif narratif. Dans l'exposition montée en 2013 avec Stéphane Verger à *Lattara*, nous sommes allés au bout de cette démarche en proposant une vraie histoire pour soutenir un discours pointu sur le trajet d'objets gaulois entre la Bourgogne et la Sicile au 7^e siècle av. J.-C. (Verger, Pernet 2013). L'exposition «Une Odyssée gauloise» (fig. 7) assumait pleinement une mise en récit des données archéologiques, après un patient travail de documentation, de recoupement, de cartographie et de mise en parallèle avec des textes antiques. Elle était organisée autour de dessins de bande-dessinée, s'inscrivant ainsi dans une tradition marquée notamment par une exposition montrée à Lausanne : «Des Alpes au Léman», où André Houot, associé à Alain Gallay, avait réalisé de grandes scènes de vie d'époques différentes sur des sites de la vallée du Rhône et des bords du Lac Léman (fig. 8). Les dessins fourmillaient de détails reposant sur des données de terrain. *L'Odyssée gauloise* s'inspirait largement de cette démarche. Chacune des sections de l'exposition était introduite par une scène dessinée par Claire Bigard, racontant un moment de la circulation des objets en bronze entre la Gaule et la Grèce

au 7^e siècle av. J.-C. D'une scène d'hospitalité sur une plage d'Agde au réemploi des parures gauloises en Sicile grecque, ces six dessins formaient à eux seuls une mise en récit destinée à satisfaire l'appétit du grand public pour «les histoires». Ils permettaient à tout à chacun de rentrer dans une archéologie des techniques, des rituels funéraires et religieux ainsi que des échanges en Méditerranée par le biais d'images faciles à comprendre.

Ce dispositif d'images incluses dans la scénographie s'accompagnait d'un autre, sur écran et sur tablettes, mis au point avec la société Laoviland. Il s'inscrivait dans une démarche d'expérimentation au sein de l'exposition. Le dispositif répondait à la nécessité de mettre dans une application numérique la complexité des «strates» composant l'exposition, pour ne pas rendre le parcours d'exposition trop dense et permettre plusieurs niveaux de lecture. Ces strates se composaient de la documentation graphique recueillie pour le catalogue (vues de sites, plans de fouilles, vues d'objets), de cartes de différentes sortes, d'une composante liée au mythes et aux voyages de personnages mythiques évoqués dans le parcours de l'exposition et des dessins de Claire Bigard réalisés pour l'exposition. Avec ce matériel, Laoviland a fourni un film introductif qui raconte le parcours de l'exposition à partir des dessins de BD et des objets présentés, des cartels animés et une application sur tablette permettant au visiteur de laisser travailler son imaginaire autour des mythes et de l'archéologie.



Fig. 7. 2013 «Une Odyssée gauloise», vue générale de l'exposition associant objets, maquettes et bande-dessinée. © Montpellier Agglomération.



Fig. 8. 2006 «Des Alpes au Léman» : Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne (A. Gallay 2006). Cliché Y. André.

L'exposition comme expérimentation

Du fait de son format limité dans le temps, l'exposition temporaire permet d'essayer différents langages et moyens de transmettre le discours savant des archéologues. C'est un formidable lieu de liberté, qui offre la possibilité de tester des dispositifs auprès du public. C'est aussi l'occasion de rassembler de la matière pour un projet de refonte de la collection permanente, comme nous le faisons à Lattes, et comme l'avaient fait à Lausanne Gilbert Kaenel et Pierre Crotti avant la rénovation des salles du Palais de Rumine.

En 2014, nous avons à nouveau souhaité que l'exposition temporaire accueille un dispositif expérimental, cette fois sous la forme d'un simulateur d'archéologie, dans le cadre du projet européen «Archéologie et cultures de l'âge du Fer en Europe», qui réunit autour de deux unités mixtes de recherche du CNRS (Maison de l'Orient et de la Méditerranée à Lyon et Archéologie des Sociétés Méditerranéennes à Lattes), trois musées de premier plan pour l'histoire des cultures de l'âge du Fer en Europe méditerranéenne (le musée Henri Prades, le musée archéologique de Zagreb et les musées d'archéologie de Catalogne). Le projet comprend deux expositions croisées, une sur les lapodes en France et en Catalogne, et une sur les Ibères en Croatie ainsi que la conception et le développement d'un simulateur d'archéologie. Cet outil, dont un premier prototype a été créé grâce au

soutien du ministère de la Culture et de la Communication et du programme des Investissements d'Avenir - Labex Archimede - permet d'expérimenter la conduite d'une mission archéologique sur un terrain virtuel créé à partir d'éléments réels (Bakarić, Balen, Radman-Livaja *et al.* 2014).

Pas question donc, à Lattes en tous les cas, d'entrevoir la fin des expositions temporaires d'archéologie, bien au contraire, trop de sujets restent encore à proposer, trop de nouvelles découvertes à présenter au public avec des moyens évoluant de mois en mois pour imaginer avoir fait le tour de la question...

Références bibliographiques

- BAKARIĆ L., BALEN J., RADMAN-LIVAJA I. *et al.* (2014) - Introduction. In : *Les lapodes, peuple méconnu*. Collections du musée archéologique de Zagreb. Milan : Silvana Editoriale.
- CHAUMIER S. (2012) - *Traité d'expologie. Les écritures de l'exposition*. Paris : La documentation française.
- CHAUMIER S. (2014) - *Vers la fin de l'exposition temporaire ? Invisibl.eu* (<http://invisibl.eu/fr/vers-la-fin-de-l'exposition-temporaire>).
- DAVALLON J. (1989) - Peut-on parler d'une «langue» de l'exposition scientifique ? In : SCHIELE B. (dir.), *Faire voir, faire savoir : la muséologie scientifique au présent*. Actes du colloque international, 18 oct. 1989, Montréal. Québec : Musée de la civilisation, p. 47-59.

- FLON E. (2006) - L'exposition d'archéologie et le phénomène de la spectacularisation. *Musées et Collections publiques de France*, 247, p. 32-37.
- GALLAY A. (dir.) (2006) - *Des Alpes au Léman. Images de la préhistoire*. Gollion : Infolio.
- JACOBI D. (2013) - Exposition temporaire et accélération : la fin d'un paradigme ? *La lettre de l'OCIM*, 150, p. 15-24.
- KAENEL G., CROTTI P. (dir.) (1991) - *10000 ans de préhistoire : dix ans de recherches archéologiques en Pays de Vaud*. Lausanne : Musée cantonal d'archéologie et d'histoire (Document du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire).
- KAENEL G., CROTTI P. (dir.) (1992) - *Celtes et Romains en Pays de Vaud*. Lausanne : Musée cantonal d'archéologie et d'histoire (Document du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire).
- KAENEL G., CROTTI P. (dir.) (1993) - *Archéologie du Moyen Âge : le canton de Vaud du V^e au XV^e siècle*. Lausanne : Musée cantonal d'archéologie et d'histoire (Document du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire).
- KAENEL G., CROTTI P. (dir.) (1994) - *Machines et métiers : aspects de l'industrie vaudoise du XVI^e au XX^e siècle*. Lausanne : Musée cantonal d'archéologie et d'histoire (Document du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire).
- LUGINBÜHL T., MONNIER J., DUBOIS Y. (dir.) (2001) - *Vie de palais et travail d'esclave. La villa romaine d'Orbe-Boscéaz*. Lausanne : Musée cantonal d'archéologie et d'histoire (Document du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire).
- ROURE R., PERNET L. (dir.) (2011) - *Des rites et des Hommes. Les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne*. Arles : Errance.
- VERGER S., PERNET L. (dir.) (2013) - *Une Odyssée gauloise. Parures de femmes à l'origine des premiers échanges entre la Grèce et la Gaule*. Arles : Errance.

Lionel Pernet

ASM - Archéologie des Sociétés Méditerranéennes

Labex ARCHIMEDE programme IA- ANR-11-LABX-0032-01

UMR 5140

Université Montpellier 3

CNRS, MCC,

F - 34000 Montpellier

Directeur du site archéologique Lattara-Musée Henri Prades,

F - 34970 Lattes

